

# **Réseau foresterie pour le développement rural**

## **Paysannerie forestière: étude de cas de la culture itinérante traditionnelle au Honduras**

*Paul House*

**Paul House** peut être contacté à:  
Department of Agricultural Botany  
Plant Science Laboratories  
The University of Reading  
Whiteknights, PO Box 221  
Reading, Berks RG6 6AS, Royaume-Uni

**ISSN 1351-3966**

---

# Paysannerie forestière : étude de cas de la culture itinérante traditionnelle au Honduras

*Paul House*

---

## Introduction

L'image d'arbres abattus et calcinés, prélude à la conversion d'anciennes forêts ombrophiles en pâturages ouverts et permanents toujours plus nombreux, est devenue l'une des visions les plus pathétiques de notre ère. On évoque souvent la nature soi-disant irrationnelle de l'agriculture itinérante pour expliquer la transformation destructrice des forêts en zones agricoles dégradées. L'agriculture est ainsi progressivement devenue synonyme de destruction des forêts dans les tropiques. Pourtant, divers peuples indigènes pratiquent l'agriculture dans les forêts tropicales ombrophiles du monde depuis des milliers d'années et celles-ci sont restées pratiquement intactes jusqu'à une date récente de notre siècle. Les pratiques agricoles de l'un de ces groupes autochtones de paysans forestiers, les Tawahkas honduriens, apportent la preuve que l'agriculture peut être durable sans endommager irréparablement la forêt. Une comparaison avec les pratiques des paysans immigrants voisins (les *campesinos*) démontre que ce n'est pas l'agriculture en soi qui entraîne la transformation permanente des forêts à d'autres fins d'exploitation, mais plutôt un manque de connaissances combiné à d'autres facteurs extérieurs.

## Les Tawahkas

Les Tawahkas constituent un petit groupe d'Amérindiens vivant le long du fleuve Patuca dans la région Mosquitia du Honduras, à environ 70 km de la côte des Caraïbes d'Amérique centrale. Il s'agit d'un groupe d'environ 900 personnes réparties sur quelque 50 km le long du fleuve Patuca. C'est un peuple fluvial et forestier qui pêche et se déplace le long du fleuve pour en cultiver les rives, tout en chassant et faisant la cueillette dans la forêt environnante. La langue qu'ils parlent

ressemble plus à celles pratiquées au sud de l'Amérique centrale et au nord de la Colombie qu'au reste du Honduras. Des études linguistiques ont suggéré que les Tawahkas peuplent le bassin du Rio Patuca depuis des temps reculés, peut-être 4 500 ans (Constenla Umana, 1991) (fig. 1).



*Figure 1: La région des Tawahkas en Amérique centrale.*

Les Tawahkas estiment que le fleuve et leurs champs s'inscrivent dans un environnement bien plus vaste qu'ils appellent simplement '*panpas*' – la forêt. Les cours d'eau alimentant le fleuve proviennent des *panpas* ; les champs que les Tawahkas cultivent proviennent des *panpas*. Il s'agit d'une vaste ressource à laquelle leur vie est inextricablement liée. La forêt est vue sous un angle holistique presque comme s'il s'agissait d'un être vivant et joue un rôle central dans leur vision du cosmos. Ce sentiment s'exprime le plus souvent à travers des références aux esprits des forêts. Par exemple, il est considéré dangereux de faire trop de bruit dans la forêt car cela risque de déranger les esprits. De même, tuer trop d'animaux ou le faire sans raison les contrarierait. Laisser le feu se propager dans la forêt pendant le défrichage d'un champ ne manquera pas non plus de les insulter. Les Tawahkas estiment qu'il est nécessaire de faire preuve de respect envers la forêt en observant certaines règles, par exemple en évitant de chasser les animaux tabous tels que le singe hurleur.



*Figure 1: La région des Tawahkas en Amérique centrale.*

## **L'agriculture Tawahka**

Les Tawahkas cultivent principalement pour leur subsistance. Bien qu'ils aient adopté de nouvelles cultures et pratiques agricoles ces dernières années, celles-ci restent principalement traditionnelles. En dépit de leur situation géographique isolée par rapport au reste du Honduras, les Tawahkas s'intègrent progressivement à l'économie nationale et le besoin de générer des revenus est de plus en plus un sujet de préoccupation pour eux.

Les Tawahkas font un usage extensif de deux terrains agricoles majeurs, les plaines en bordure du fleuve et les hautes terres au-delà du fleuve. La qualité des sols de plaine et d'altitude varie considérablement, les premiers étant riches et fertiles et les deuxièmes généralement beaucoup moins. Les Tawahkas sont capables de distinguer 14 types de sols et de classer chacun d'eux d'après leur degré de fertilité. Le climat tropical, avec des précipitations annuelles de 2 754 mm, permet d'ensemencer des cultures toute l'année, tandis que la période sèche apporte un peu de diversité saisonnière pendant deux mois. Les Tawahkas exploitent aussi la diversité génétique qu'ils trouvent pendant et entre leurs cultures pour profiter à fond des variations physiques et saisonnières de leur environnement. Ces trois éléments – la richesse des types de cultures, la diversité des sols et la variation saisonnière des précipitations – conjugués à des techniques d'aménagement sophistiquées, sont à l'origine des méthodes agricoles complexes que l'on observe dans ces communautés actuellement.

Les Tawahkas exploitent individuellement ou en petits groupes familiaux. Le chef de famille a le droit d'exploiter les terres qu'il cultive actuellement et toute terre qu'il a cultivée dans le passé, chaque paysan possédant des champs en altitude et en plaine. Les champs en plaine sont presque constamment cultivés tandis que ceux d'altitude sont exploités en alternance, c'est-à-dire qu'une courte période de culture itinérante est suivie d'une longue période de jachère. Un terrain d'altitude typique sera partagé en un champ cultivé et plusieurs en jachère. Un Tawahka ne peut revendiquer que les terres qu'il a lui-même exploitées et arrête son expansion dès qu'il s'approche des terres des voisins. Le paysan passe alors à un autre site en abandonnant temporairement un groupe de champs en jachère. La date de son retour éventuel à ces champs dépendra de la qualité des sols et de leur distance par rapport à la communauté. Les champs situés près de la communauté et dotés d'un sol de bonne qualité seront repris plus tôt que les parcelles plus distantes et moins

fertiles. Le nombre de champs dont un paysan dispose est fortement lié à son âge. En moyenne, un homme acquière environ un hectare de nouvelles terres par an, donc un homme d'une vingtaine d'années aura environ 10 hectares alors qu'un quinquagénaire en comptera approximativement 40.

### **La distribution des champs**

La concentration des colonisations le long des rives du fleuve date presque certainement d'avant l'arrivée des Européens et influe grandement sur l'analyse de l'aménagement des champs des Tawahkas. Les plages inondées annuellement et les plaines inondables de basse altitude près du fleuve sont relativement petites mais extrêmement fertiles. En revanche, en dépit de leur fertilité ces zones sont menacées d'inondation tandis que les sols plus anciens et moins fertiles des terres d'altitude sont vastes et ne risquent pas d'être inondés.



*Figure 2: Aménagement des champs autour de la communauté de Krausirpi.*

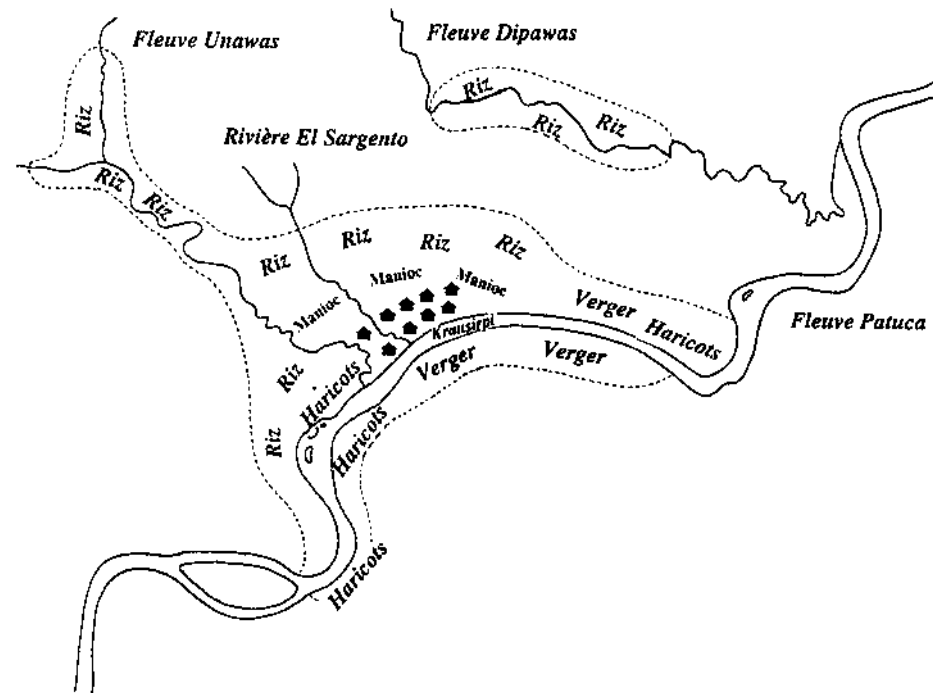


Figure 2: Aménagement des champs autour de la communauté de Krausirpi.



Les grands aménagements agricoles autour d'une communauté se définissent en fonction des principales cultures y étant exploitées. La communauté Krausirpi qui est la plus nombreuse, constitue un modèle type. Celle-ci compte six domaines principaux : vergers, jardins sur rives et champs de haricots dans les plaines ; champs de manioc et de riz dans les terres d'altitude et enfin potagers dans la communauté elle-même, située à quelque 20 m au-dessus du niveau du fleuve (fig. 2).

Les sols alluviaux riches le long du fleuve sont jalonnés de toute une série de vergers. Ceux-ci se fondent les uns dans les autres, de sorte que l'ensemble de la rive sud s'apparente à un immense et unique jardin. Seuls les propriétaires savent reconnaître les limites de leur parcelle. La rive nord du fleuve est également jalonnée d'une série de jardins semblables mais plus petits, à l'est de la communauté. Les vergers ont été cultivés sans interruption depuis la fondation de Krausirpi et constituent le pivot des pratiques agricoles Tawahkas. Ils constituent de loin les domaines agricoles les plus riches en essences et possèdent la totalité des 76 essences et plus de 90 variétés de cultures exploitées par les Tawahkas. La rive sud du fleuve, devant et à côté des vergers, est bordée de jardins constitués de petites clairières dégagées sur la rive lorsque le niveau d'eau diminue à la saison sèche.

Les champs de manioc se situent sur les terres d'altitude derrière Krausirpi (au-delà du fleuve). Ces champs sont séparés les uns des autres par des parcelles mises en jachère depuis plus ou moins longtemps. Les champs de riz forment un grand arc au-delà des parcelles de manioc. Depuis peu le riz est également cultivé le long des rives de deux petites rivières, la Dapawas au nord et l'Unawas à l'ouest.

Chaque année, un paysan Tawahka cultive normalement quatre champs différents : riz, manioc, fruits et haricots. Ilensemence parfois un jardin de plage également et continue à récolter la canne à sucre, l'ananas et le péjiboie de ses parcelles en jachère.

## **L'agriculture dans les terres d'altitude**

Les champs en altitude procurent aux Tawahkas leur nourriture de base, le manioc et le riz. C'est actuellement le riz qui l'emporte en termes d'apport en calories et certainement en superficie totaleensemencée. Les champs de riz sont généralement

environ trois fois plus grands que ceux de manioc. Ces deux cultures s'inscrivent dans des cycles de culture itinérante et de jachère, mais à des périodes différentes. En raison de la taille différente des champs et des spécificités écologiques de ces deux cultures, la décision d'ensemencer soit du manioc soit du riz est prise avant que la zone ne soit défrichée. Une fois la décision prise, la préparation initiale de la parcelle se fait selon la même méthode pour les deux cultures. Le champ est défriché par écobuage à la saison sèche et ensemencé ou planté pour la récolte à la saison des pluies.



*Figure 3: Calendrier agricole pour les principales cultures et activités agricoles suivant les saisons. Le graphique illustre les précipitations mensuelles moyennes en millimètres: les parties colorées représentent la saison sèche.*

*U = Terres d'altitude; L = Terres de plaine*

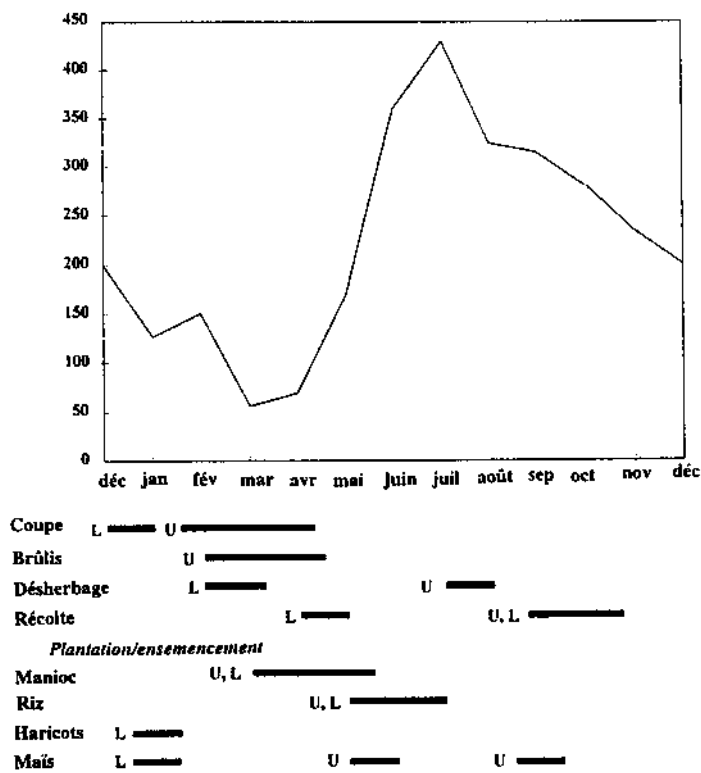


Figure 3: Calendrier agricole pour les principales cultures et activités agricoles suivant les saisons. Le graphique illustre les précipitations mensuelles moyennes en millimètres: les parties colorées représentent la saison sèche. U = Terres d'altitude; L = Terres de plaine

Une fois la zone sélectionnée, les sous-bois sont défrichés à la machette autour des grands arbres. Quelques jours plus tard le paysan revient avec une hache pour abattre les arbres restants en groupes. Les arbres de petit gabarit sont d'abord partiellement entaillés mais laissés sur pied tandis que les plus grands sont complètement abattus afin qu'ils entraînent les plus petits dans leur chute. Les paysans mesurent leur habilité au nombre d'arbres qu'ils peuvent abattre simultanément de cette manière. Dans certains cas, le champ entier peut être dégagé ainsi. Quelques arbres de très grand gabarit sont parfois gardés dans le champ et protégés par pare-feu. Cela consiste à abattre les gaulis environnants en les faisant tomber vers l'extérieur pour qu'ils encerclent le grand arbre à protéger.

Lors de la transformation d'une aire forestière en un champ, ils passent plus de temps à abattre à la hache qu'à défricher à la machette. C'est l'inverse qui se produit pour les parcelles laissées en jachère, quel qu'en soit l'âge, mais s'il s'agit d'une jachère récente, le défrichement à la machette suffira. Les champs sont défrichés à la saison sèche (fig. 3), la plupart des paysans laissant les sous-bois et les arbres abattus sécher pendant une période allant de trois semaines à un mois avant le brûlis. Ils prennent grand soin de ne pas propager le feu au reste de la forêt au moyen de pare-feux consistant à abattre les arbres aux bords du champ de sorte qu'ils tombent vers l'intérieur, la rangée de troncs parallèles créant ainsi un intervalle entre les cimes combustibles et la lisière de la forêt. Les paysans se tiennent au courant des activités de leurs voisins et préfèrent brûler leurs champs plus ou moins en même temps que les autres. Ce besoin de se conformer au reste de la communauté dans les pratiques agricoles est profondément enraciné chez les Tawahkas et personne n'aime se démarquer. En revanche, une fois le champ brûlé, les pratiques d'aménagement individuelles varient en fonction de la culture.

### **Les cycles de culture itinérante et de jachère – rapides, rapides, lents**

La pratique de la culture itinérante et de la jachère suppose que les périodes de jachère entre les périodes successives de culture (partie itinérante du cycle) soient suffisamment longues pour que le sol recouvre toute sa fertilité. La végétation qui envahit les zones en jachère suit une progression culminant dans l'établissement d'une forêt secondaire. Les Tawahkas s'accordent à dire que la jachère n'est pas établie pas avant au moins dix ans, mais ils reprennent souvent la culture d'un champ en altitude avant cette échéance. La durée moyenne d'une jachère de manioc se limite par exemple à quatre ans et certaines sont même plus récentes lorsqu'elles

sont replantées. Cette réduction des périodes de jachère s'explique en partie parce que le manioc tolère les sols médiocres et la concurrence des mauvaises herbes (rentabilisant ainsi sa plantation dans les champs pas encore prêts), et en partie parce que les Tawahkas maîtrisent bien le cycle de la culture itinérante et de la jachère qu'ils pratiquent dans les terres d'altitude.

Traditionnellement, les Tawahkas ensemencent seulement une culture dans le champ avant de le mettre en jachère. Les plantes les plus nuisibles à l'agriculture, telles que les mauvaises herbes, n'ont pas le temps de s'installer avant d'être ombragées par une épaisse couche d'arbres feuillus et d'arbustes. La vitesse à laquelle ce couvert boisé s'établit permet de cultiver le champ à nouveau dans les quatre ans sans trop de difficultés liées aux mauvaises herbes. Toutefois, une culture continue sur un cycle de quatre ans ne donne pas au sol une période de récupération suffisamment longue. Pour parer à cela, les Tawahkas semblent pratiquer un cycle de jachère 'rapide, rapide, lent'. Celui-ci consiste à défricher un champ dans une forêt pour l'ensemencer, généralement de riz, avant de le mettre en jachère pour environ quatre ans. Le manioc ou le riz est alors cultivé de nouveau et suivi d'une seconde jachère de quatre ans avant de replanter du manioc. Le champ est alors mis en jachère pour une période allant jusqu'à 25 ans. Cette méthode permet aux Tawahkas d'exploiter au maximum la fertilité du sol sans voir les mauvaises herbes se multiplier dans leurs récoltes. Il semble que même si la maturité d'une jachère – c'est-à-dire où les premiers arbres forment un couvert ininterrompu – sert généralement de guide aux Tawahkas pour évaluer la fertilité des sols, en pratique ils évaluent aussi individuellement la fertilité de chaque champ, en fonction du type de sol et des récoltes précédentes pour allonger ou raccourcir la période de jachère en conséquence.

Bien que les jachères arrivées à maturité restent différentes des forêts primaires, l'aspect frappant de la régénération des jachères chez les Tawahkas réside dans la vitesse à laquelle les jeunes essences forestières et ligneuses viennent à dominer et dans la grande diversité des essences qui réapparaissent. Une étude de 24 champs en jachère depuis de 1 à 27 ans a montré que toutes les jachères d'un an étaient déjà dominées par des arbustes et de jeunes arbres, et pratiquement toutes les mauvaises herbes de type herbacé avaient été éliminées. Dans les jachères de 10 ans, les jeunes arbres constituaient le groupe dominant et formaient un couvert bas à environ 8 m. Le deuxième groupe prédominant à ce stade était celui des arbres forestiers. Dans les jachères de 25 ans, ces essences forestières commençaient à

s'imposer, formant un couvert à environ 20 m de haut. Trois cent dix essences ont été répertoriées dans les jachères, dont 110 arbres, contre 180 essences dénombrées sur un échantillon de 4,5 ha dans la forêt environnante. Ce dernier chiffre est toutefois basé sur des tailles d'échantillons et des méthodes différentes. Sur les 110 essences d'arbres de type 'jachère', 73 étaient également présentes dans l'échantillon forestier. Par conséquent, en dépit de la domination des essences de forêt primaire constatée dans les jachères de longue durée des Tawahkas, la composition de ces dernières demeure différente de celle des forêts primaires. Cela dit, étant donné la régénération rapide d'une vaste gamme d'essences forestières, les jachères des Tawahkas semblent suivre la même évolution observée dans les clairières forestières naturelles.

### **Le manioc d'altitude**

Les Tawahkas cultivent 22 variétés de manioc en tout, réparties en groupes de neuf par champ en moyenne (fig. 4). D'après eux, il importe plus de disposer d'un sol libre et bien drainé pour cultiver du manioc que d'un sol à forte teneur en humus. C'est pourquoi les Tawahkas prisent plus les terres sableuses ou pierreuses autour de Krausirpi. La distance influe aussi sur la sélection des parcelles destinées à la culture du manioc. Le manioc étant récolté une ou deux fois par semaine sur une période de presque 12 mois, il vaut mieux que la parcelle soit située suffisamment près de la communauté pour pouvoir s'y rendre facilement à pied. Les femmes s'occupent généralement de la récolte du manioc, mais tous les champs situés loin de la communauté sont cultivés exclusivement par les hommes parce qu'elles n'aiment pas s'éloigner de leur foyer. Étant donné qu'aucune forêt d'origine ne subsiste dans les environs immédiats de la communauté, le manioc est maintenant pratiquement entièrement cultivé dans des champs provenant de jachères. Ces parcelles ont généralement une superficie de 0,25 ha.

La première récolte de manioc commence environ quatre mois après la plantation. Une fois que les nouveaux champs entrent en production, le manioc n'est plus récolté dans les anciens, mais les petites récoltes intercalaires restent importantes. Celles-ci peuvent être plantées en divers blocs répartis autour du champ ou semées en intercalaire avec le manioc dans le cadre d'une véritable polyculture (fig. 4). Les petites cultures les plus importantes sont la patate douce (*Ipomoea batatas*), le *yautia* (*Xanthosoma sagittifolium*), l'igname d'Amérique (*Dioscorea trifida*), le *dale dale* (*Calathea allouia*), la canne à sucre (*Saccharum* sp.) et l'ananas (*Ananas comosus*). La longévité du champ de manioc dépasse donc largement la période

principale de récolte, la production de canne à sucre et d'ananas pouvant s'étendre sur une période atteignant cinq ans.



*Figure 4: Schéma d'un champ de manioc type de 0,25 ha de superficie. De petites cultures sont intercalées entre diverses variétés de manioc.*

### **La monoculture du riz**

Le riz, introduit chez les Tawahkas dans les années 50, est devenu depuis l'une de leurs principales récoltes. D'une superficie généralement comprise entre 0,5 et 1 ha (fig. 5), les champs de riz sont largement les plus grands ensemencés par les agriculteurs Tawahkas (à l'exception des champs de plantain qui s'accumulent au fil des ans). Alors que les terrains de manioc sont issus de jachères, ceux de riz proviennent principalement de forêts primaires. Cela s'explique en partie par le fait que le riz exige beaucoup de nutriments et que les parcelles issues des forêts sont très fertiles. Elles semblent aussi avoir moins de mauvaises herbes que les champs provenant de jachères, facteur important car le riz est plus sensible aux mauvaises herbes que le manioc, plus difficile à désherber et cultivé à plus grande échelle. La distance du champ par rapport à la communauté importe moins que pour le manioc étant donné que la récolte de riz s'effectue en une seule fois et qu'un accès régulier n'est donc pas nécessaire.

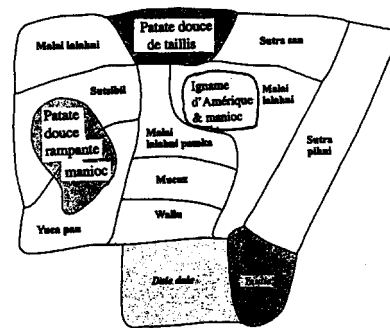


Figure 4: Schéma d'un champ de manioc type de 0,25 ha de superficie. De petites cultures sont intercalées entre diverses variétés de manioc.

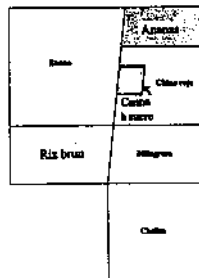




*Figure 5: Schéma d'un champ de riz en altitude faisant généralement de 0,5 ha à 1 ha de superficie. Diverses variétés de riz et de petites cultures sont cultivées en blocs séparés dans la parcelle.*

Certains paysans choisissent toutefois de cultiver le riz sur des parcelles issues de jachères. Il a même été dit que les terres les plus riches se trouvaient dans certains types de friches. Les jachères utilisées pour le riz ont toujours entre quatre et cinq ans ou plus de dix ans. Lorsque le sol d'une parcelle donnée s'avère particulièrement adapté à la culture du riz et qu'il a produit une bonne récolte, les paysans ressèment généralement le champ de riz au bout de quatre ou cinq ans. Sur les terres les plus noires et les plus humides des vallées et des dépressions, cela correspond à la période nécessaire pour que le bois provenant du premier abattage, sous forme de troncs et de racines, se décompose totalement et enrichisse le sol et pour que la régénération du couvert boisé élimine les mauvaises herbes. Sur les sols plus pauvres, des jachères plus longues de dix ans ou plus s'imposent. Il s'agit de sols intrinsèquement moins fertiles ou ayant été cultivés deux ou trois fois avant d'être mis en jachère.

La majorité des terrains reçoit de trois à quatre variétés différentes en blocs séparés et démarqués avant le début de l'ensemencement (fig. 5). Les Tawahkas comptent 11 variétés de riz et en cultivant des variétés qui mûrissent à différents moments, les paysans peuvent répartir la récolte et s'assurer contre l'échec possible d'une variété. Le riz ne tolérant pas la polyculture, les Tawahkas le cultivent seul, bien que quelques blocs séparés d'espèces comme l'ananas et la canne à sucre partagent parfois le même champ.



*Figure 5: Schéma d'un champ de riz en altitude faisant généralement de 0,5 ha à 1 ha de superficie. Diverses variétés de riz et de petites cultures sont cultivées en blocs séparés dans la parcelle.*

## **Les autres cultures d'altitude**

Le maïs est cultivé en altitude à la saison humide bien qu'il soit le plus souvent planté en intercalaire avec des haricots comme culture de plaine en saison sèche. Les Tawahkas possèdent quatre variétés de maïs, mais affirment en avoir eu plus dans le passé. La canne à sucre est fréquemment associée au riz et, comme le maïs, est généralement cultivée sur une parcelle séparée dans un coin de la rizière. Certains paysans ne cultivent que quelques plants tandis que d'autres y consacrent 0,25 ha ou plus. On distingue douze variétés de canne à sucre.

Des parcelles d'ananas sont également cultivées autour du champ de riz. Ce fruit très prisé est consommé en grande quantité au moment de la récolte et certains paysans consacrent jusqu'à 1 ha à l'une (ou plus) des six variétés cultivées. La canne à sucre et l'ananas sont tous deux laissés dans le champ après la récolte du riz et peuvent rester productifs pendant plusieurs années.

Les haricots et le plantain sont principalement cultivés en plaine et plus rarement en altitude. Les haricots sont cultivés à la saison humide, mais seulement lorsque le sol est très fertile et bien drainé. Ces haricots ont un rendement bien inférieur à ceux cultivés en plaine à la saison sèche et sont plus susceptibles d'être endommagés par des animaux, mais ils compensent la faible production de haricots en cette période. Des variétés de plantain résistantes à la sécheresse sont parfois plantées à la suite du manioc ou du riz sur les sols fertiles des fonds de vallée humides en altitude. Elles sont récoltées pendant plusieurs années avant que le champ ne soit mis en jachère.

## **Les champs en plaine et les jardins**

### **Les champs de haricots**

Le haricot commun (*Phaseolus vulgaris*) fut introduit à Krausirpi en même temps que le riz, dans les années 50. Il est consommé régulièrement et figure souvent au menu des trois repas quotidiens. Il a complètement remplacé le haricot sinak local (*Phaseolus lunatus*) qui n'a été réintroduit à Krausirpi qu'en 1995. Comme le manioc et le riz, les haricots font souvent l'objet de monocultures, bien qu'ils soient parfois plantés en intercalaire avec du maïs. Les paysans qui ont la chance de posséder deux ou même trois sites en plaine peuvent planter des vergers et des

champs de haricots séparés. Ceux qui ne possèdent qu'un site plantent un verger et cultivent des haricots à l'intérieur.

Les champs les plus éloignés de la communauté et les plus enclins aux inondations se prêtent généralement le mieux à la culture des haricots. Les inondations relèvent le niveau de fertilité du sol et la durée de la jachère entre les cultures de haricots peut varier d'une unique saison sèche à 15 ans, en fonction de la fréquence des inondations. Les champs les moins souvent inondés sont souvent consacrés à la culture du plantain en période de jachère. Cette rotation suppose une période d'environ cinq ans entre les récoltes de haricots, comme pour ceux cultivés parmi le plantain dans les vergers.

Le défrichage et la préparation des champs de haricots se déroulent en fin de saison humide selon une méthode forcément quelque peu différente de celle des terres d'altitude. Le feuillage coupé étant trop mouillé pour brûler facilement, il est conservé pour obtenir un paillis de matière organique en décomposition. Les grands arbres non désirés ne sont abattus qu'après avoirensemencé le terrain à travers le paillis.

## **Les vergers**

Sur les sols fertiles de plaine, les Tawahkas renoncent aux cycles de culture itinérante et de jachère des terres d'altitude pour une rotation agricole qui permet de cultiver pratiquement en permanence les sols alluviaux. Tous les terrains adaptés de la zone directement attenante à Krausirpi sont maintenant exploités de cette manière et le terme 'jardin' est utilisé pour refléter l'intensité et la continuité de la culture dans ces zones. Les jardins ne cessent de produire qu'en période d'inondation extrême, ce qui se produit tous les sept à huit ans.

Les vergers font généralement entre un et quatre hectares de superficie. Une comparaison de ces surfaces avec d'autres terrains alluviaux semblables mais non cultivés plus en aval du fleuve Patuca suggère que la végétation d'origine était probablement constituée d'un mélange de forêt basse, de forêt de lianes, d'herbe *gamalote* (*Gynerium sagittatum*) et d'arbres plus ou moins isolés tels que le *ceiba* (*Ceiba pentandra*) et l'*higuera* (*Ficus insipida*). Ces essences imposantes à racines à contrefort sont difficiles à abattre et les survivants dominant encore les vergers actuellement. Ces deux arbres étant censés abriter les esprits de la forêt, il y a de forts tabous associés à leur abattage. Autour et au-dessous de ces immenses arbres

on trouve un mélange d'arbres fruitiers, de bosquets de plantain, de plantations de cacao, de clairières agricoles et parfois quelques parcelles séparées de riz.

Les bosquets de plantain constituent la caractéristique dominante des vergers et peuvent couvrir jusqu'à trois hectares. Les Tawahkas disposent de 22 variétés différentes de plantain qui jouent un rôle central dans leur régime alimentaire tout au long de l'année. Un verger contient toujours des plantations jeunes et adultes de gros plantain comestible. Celui-ci ne dure que deux ans, une nouvelle parcelle est plantée chaque année pour garantir un approvisionnement continu. Toutes les autres variétés de plantain restent en production sur une période nettement plus longue. Les Tawahkas sélectionnent les plants les plus forts et les plus sains pour les reproduire et éliminent tous ceux qui apparaissent plus faibles.

La tendance actuelle est de plus en plus à la culture intercalaire du cacao et du plantain. Certains paysans cultivent jusqu'à trois hectares de cacao après avoir converti la majeure partie de leurs vergers pour exploiter ce nouveau marché. Au cours des cinq dernières années, presque tous les Tawahkas ont commencé à cultiver du cacao qui représente la culture la plus rentable sur le fleuve. Jusqu'ici, l'augmentation de la production de cacao n'a pas entraîné de réduction des cultures de base, mais plutôt leur déplacement vers d'autres zones. Les plantations de cacao occupent des terres antérieurement consacrées à la culture du plantain et des haricots. En conséquence, les paysans vont maintenant plus loin pour cultiver les haricots et consacrent plus de temps au nettoyage et à la récolte dans les vergers en visitant ceux-ci jusqu'à trois fois par semaine. Ces visites coïncident presque toujours avec la cueillette du plantain et ne durent parfois qu'une heure environ, mais elles sont appelées à durer plus longtemps étant donné la superficie grandissante des plantations de cacao.

Outre le plantain et maintenant le cacao, les vergers abritent également divers arbres fruitiers. Le plus fréquent est la palme de pêcher ou le péjiboie (*Bactris gasipaes*), mais les agrumes, l'avocat, la pomme de malacca (*Syzygium malaccense*), le zapote (*Pouteria sapota*) et l'arbre à pain (*Artocarpus altilis*) sont aussi bien répandus. Les arbres sont répartis aussi largement que possible sur la surface du jardin. Certains utilisent les zones ombragées sous les arbres fruitiers comme de petites pépinières pour reproduire diverses plantes. Les jardins de plaine servent également de bancs d'essai pour les innovations et les Tawahkas introduisent fréquemment des plantes sauvages dans leurs jardins. Il s'agit

principalement d'essences médicinales, bien qu'ils plantent de plus en plus d'essences à bois de valeur telles que le cèdre (*Cedrela odorata*) et le caoba (*Swietenia macrophylla*) étant donné que ces essences se font rares dans la forêt environnante.

### **Les potagers**

Les jardins autour de la maison jouent un rôle important dans les communautés Tawahkas et sont gérés par les femmes. Ces petits jardins comptent souvent toute une série de plantes utiles, depuis les légumes jusqu'aux plantes médicinales communes et celles utiles à l'artisanat. Parmi ces dernières, le haut coton pérenne (*Gossypium barbadense*) reste prédominant, même si les Tawahkas ne possèdent plus les connaissances nécessaires à la fabrication du fil de coton. On y trouve aussi un arbre très important pour l'artisanat, *Crescentia cujete*, dont le fruit sert à fabriquer bols, tasses et assiettes, ainsi que la plante colorante curcuma (*Curcuma longa*) très utilisée. La schénanthe (*Cymopogon citratus*) est une plante médicinale qui sert aussi couramment de boisson rafraîchissante. Parmi les condiments régulièrement cultivés, citons l'albahaca (*Ocimum micranthum*), le turuh tun (*Eryngium foetidum*) et l'omniprésent piment rouge (*Capsicum annuum* et *Capsicum frutescens*). Les légumes tels que l'attii (*Cucurbita moschata*) sont fréquents. Certaines plantes médicinales ont également une valeur ornementale, telles que le *wahmactbu* (*Urena lobata*) et le *bapula* (*Tagetes erecta*).

### **Les jardins riverains**

Il existe un type de terrain agricole qui ne correspond ni à une terre d'altitude pour la culture itinérante et la jachère, ni à un jardin de plaine. En décembre, dès que le niveau du fleuve baisse, les Tawahkas défrichent de petits jardins parmi les hautes herbes qui poussent le long des rives. Étant donné qu'ils passent une bonne partie de l'année sous l'eau, ces jardins constituent des milieux agricoles éphémères bénéficiant toutefois de sols très fertiles, d'une forte teneur en humidité et d'un bon drainage. Ils produisent des récoltes certes modestes mais souvent très appréciées comme revenu complémentaire et pour la consommation familiale. Il s'agit généralement de haricots, tabac, tomates et pastèques.

## Comparaisons de l'agriculture Tawahka avec celles d'autres groupes autochtones

Bien loin de constituer une exception, les Tawahkas ne sont qu'un des nombreux groupes autochtones néotropicaux ayant mis au point des pratiques agricoles qui sont étroitement en harmonie avec leur environnement forestier. L'alternance entre les cultures et les jachères ainsi que les vergers constituent les éléments clés de beaucoup de ces systèmes agricoles.

Parmi ceux-ci figurent les Mayas Huastèques de Veracruz, au Mexique, qui ont fait l'objet de nombreuses études, quoique sans rapport avec les Tawahkas. Contrairement à ces derniers, les Huastèques ne constituent pas un peuple riverain. Leurs communautés sont beaucoup moins concentrées, chaque paysan occupant sa propre ferme (Alcorn, 1984). La prépondérance du maïs chez les Mayas Huastèques contraste avec celle du manioc et du riz chez les Tawahkas. En revanche, les deux peuples exploitent et gèrent activement la forêt secondaire des zones en jachère et les analogies sont encore plus marquées si l'on considère le *te'lom* des Huastèques. Comme le verger des Tawahkas, il s'agit d'une zone d'un à trois hectares consacrée à l'agroforesterie. Les *te'loms* et les vergers sont tous deux regroupés sur des terres riches au fond des vallées ou près des cours d'eau. Les Huastèques ont moins accès aux forêts primaires que les Tawahkas mais semblent planter proportionnellement plus d'arbres indigènes dans leurs vergers.

La comparaison entre les pratiques agricoles des Tawahkas et celles de communautés fluviales dans les plaines humides plus distantes de l'Amazonie fait également apparaître de nombreuses ressemblances. Les Amuehas de l'Amazonie péruvienne, par exemple, maintiennent la même dichotomie plaine/altitude que les Tawahkas avec des associations de cultures et des variations saisonnières très similaires (Salick, 1989). Les Amuehas ressemblent aux Tawahkas en ce sens qu'ils plantent du manioc sur les hautes terres à la saison humide et des haricots et du maïs sur les basses terres à la saison sèche. Ils disposent aussi de vergers dans les plaines qui produisent des quantités considérables de plantain. Les Amuehas cultivent toutes les petites cultures des Tawahkas et reproduisent aussi quelques-uns des éléments les plus subtils de l'agriculture Tawahka tels que la culture du maïs en plaine à la saison sèche et en altitude à la saison humide. La seule différence de taille entre les deux systèmes réside dans la culture du riz. Alors que les Tawahkas

n'ensemencent le riz qu'une fois à la saison humide dans des champs à part, les Amuehas le font apparemment deux fois par an dans des champs de manioc mixtes.

Les Yanomamis de l'Amazonie vénézuélienne constituent un autre groupe pratiquant aussi l'habitat concentré et la culture le long des fleuves. Parmi les groupes amazoniens, les Yanomamis sont pratiquement les seuls à privilégier le plantain au détriment du manioc pour leur nourriture de base (Lizot, 1993). Comme les Tawahkas, ils cultivent le plantain sur les terres alluviales des plaines près du fleuve et possèdent un nombre impressionnant de variétés. Les Tawahkas privilégiaient probablement aussi le plantain comme culture de base avant l'introduction du riz dans la région de Mosquitia.

## **Les anciens et les nouveaux : la culture des Tawahkas et des Campesinos**

Alors que les pratiques agricoles des Tawahkas ressemblent fort à celles d'autres groupes indigènes du Nord comme du Sud, elles contrastent radicalement avec celles de leurs voisins immédiats, les campesinos de langue espagnole ayant émigré du sud du Honduras, sec et écologiquement appauvri au cours des trois dernières décennies. Ils se sont installés à l'ouest et au nord-ouest de la réserve des Tawahkas le long des rives des fleuves Patuca et Wampu. Les communautés de campesinos les plus proches se situent le long du fleuve Wampu à environ 25 km au nord-ouest de Krausirpi.

Les Tawahkas maîtrisent très bien l'agriculture forestière et connaissent les limites de chaque micro-environnement de la région, comme l'illustre clairement la différence marquée entre leurs pratiques d'aménagement des sols riches en plaine et pauvres en altitude. Ils ne cultivent pas les terres d'altitude en permanence car ils savent que cela ne serait pas productif à long terme, ce qui n'est pas l'avis de leurs voisins campesinos. Les pratiques agricoles des campesinos aboutissent toujours à la transformation de la forêt en terres d'élevage, mais même si les éleveurs de bétail encouragent cette conversion, ils sont rarement la cause de la destruction initiale. Ceux qui contribuent le plus activement à transformer les forêts en pâturages sont en fait les petits paysans. Comme les Tawahkas, il s'agit de paysans pratiquant une agriculture de subsistance qui brûlent et défrichent les forêts



pour nourrir leurs familles, mais leur vision du cycle agricole diffère fondamentalement de celle des Tawahkas. Les campesinos ne pratiquent pas la culture itinérante mais constituent au contraire des cultivateurs semi-permanents.

### **Les cycles agricoles et l'aménagement des champs**

Les campesinos défrichent la forêt pour ensemercer un terrain donné de façon répétée, année après année, jusqu'à ce que les mauvaises herbes et l'épuisement des sols les obligent à l'abandonner. Cette culture semi-permanente affecte gravement les facultés régénératrices de la forêt. Un champ de campesino étant cultivé plusieurs années, il se trouve vite entouré de champs plus jeunes et plus activement exploités et il est alors trop tard pour que la forêt regagne facilement et rapidement le terrain perdu. Les Tawahkas se contentent au contraire d'ensemencer un champ une seule fois avant de l'abandonner, de sorte que chaque parcelle se retrouve entourée de diverses friches et de blocs de forêt adulte. La mosaïque complexe de champs, de friches et de forêt ainsi créée peut sembler inefficace au niveau agricole, mais cet ensemble d'habitats constitue en fait un riche réservoir, principalement sous la forme de graines, permettant d'amorcer la régénération de la forêt secondaire dans les champs abandonnés. Les champs en jachère des Tawahkas sont extraordinairement riches en essences dès l'année qui suit leur abandon. Nombre de ces essences prendront la forme de jeunes pousses d'arbres que l'on trouve dans la forêt mature, non pas parce que leurs graines ont survécu au feu et au labour, mais parce que la chute naturelle de semences se produisant dans les friches comporte des graines d'arbres adultes encore présents dans la zone environnante. Ces simples différences entre les cycles agricoles et l'aménagement des champs peuvent expliquer l'impact très différent des pratiques agricoles des Tawahkas et des campesinos sur l'environnement. Pourtant, si l'on veut comprendre pourquoi les Tawahkas et leurs équivalents campesinos adoptent des systèmes différents, il convient d'examiner quelques-unes des dynamiques inhérentes à ces deux sociétés.

### **La diversité face à la concentration**

Comme l'illustre le présent document, le paysan Tawahka exploite un vaste nombre de cultures, sous diverses formes. Bien qu'il concentre généralement ses efforts sur quelques-unes, il ne dépend pas exclusivement d'une seule d'entre elles. Même une pénurie de haricots, dont la teneur en protéines n'est pas facilement reproductible par une autre espèce, peut être compensée par le biais de la pêche et de la chasse. Les Tawahkas exploitent presque entièrement pour leur subsistance et ne voient pas

d'intérêt à ensemer plus qu'il ne faut pour nourrir leur famille, étant donné leur accès très limité au marché qui leur permettrait d'écouler leur surplus. Par contre, le campesino exploite globalement beaucoup moins de cultures et compte sur seulement deux d'entre elles – le haricot et le maïs – pour le gros de sa production agricole, la perte de l'une d'elles ayant de sérieuses conséquences. Le paysan dépend aussi de ces récoltes pour son revenu. Cette dépendance signifie que lorsqu'il entre dans un nouveau terrain forestier, le campesino cultive autant de terres que possible afin de se garantir une bonne récolte, sachant qu'il pourra toujours facilement vendre tout surplus éventuel. Ceci enferme le paysan immigrant dans un cycle d'exploitation à outrance, synonyme de grosses récoltes et de revenus tant que le sol est fertile et de mauvaises récoltes doublées de problèmes potentiels lorsqu'il se dégrade.

### **L'élevage du bétail**

Les engrais pourraient refertiliser les sols, mais ils coûtent cher et la présence des éleveurs de bétail dans l'équation rend cette option à la fois peu économique et impopulaire. L'agriculture des campesinos transforme la forêt en pâturages prêts à l'usage par les éleveurs de bétail qui passent derrière les paysans en achetant leurs terrains dégradés à des prix intéressants. Les petits paysans s'en vont alors en se promettant d'investir les prochains bénéfices de leurs récoltes dans du bétail, le rêve de la plupart des campesinos sur la frontière agricole. En revanche, sur les terres Tawahkas, l'introduction d'élevages de bétail est freinée par la tradition selon laquelle la terre est collective et ne peut donc appartenir à personne en particulier. Un homme peut avoir le droit d'exploiter la terre et peut même être propriétaire des arbres poussant dessus, mais il ne possédera jamais le terrain même.

### **Les connaissances indigènes**

Il existe toutefois une force puissante dans les communautés Tawahkas que l'on ne retrouve pas chez les campesinos. Il s'agit de l'appréciation par les Tawahkas de la valeur intrinsèque des forêts primaire et secondaire, toutes deux considérées comme des ressources importantes. Dans une étude de quatre hectares et demi de forêt primaire, les Tawahkas ont été capables de dénombrer l'ensemble des 180 essences d'arbres présentes, 95 % d'entre elles étant jugées utiles. Même en éliminant le bois de feu (l'usage le plus répandu de n'importe quel arbre) de la liste, plus de 80 % de ces arbres comptaient au moins un usage spécifique pour les Tawahkas. Lors d'une étude d'essences de forêt secondaire, les Tawahkas ont nommé 90 % des essences répertoriées le long d'une section transversale de deux

kilomètres traversant 20 champs en jachère de divers âges (fig. 6) et ont trouvé un usage à 60 % d'entre elles.



Les Tawahkas apprécient également la valeur monétaire de certaines essences forestières. Le *Caoba* (acajou) est un bois très apprécié sur le fleuve pour la fabrication de pirogues pouvant être vendues aux voisins plus en aval. Outre le *caoba*, les Tawahkas utilisent le *cedro* (cèdre d'Espagne) provenant d'anciennes jachères pour en faire des canoës. D'autres produits forestiers ont – ou avaient autrefois – une réelle valeur monétaire aux yeux des Tawahkas. Au siècle dernier, le caoutchouc constituait un grand produit d'exportation, puis ce fut le tour du latex provenant du *chicle* (*Manilkara chicle*) et du *tuno* (*Castilla tunu*) constituant aussi la source traditionnelle des parements en écorce. Aujourd'hui, le cacao est la principale culture de rapport des Tawahkas : il pousse à l'état sauvage dans la forêt, d'où proviennent les premiers arbres cultivés. L'intérêt soutenu que suscitent les plantes médicinales de la région rentabilise l'expédition de certaines essences de la forêt vers la capitale hondurienne, Tegucigalpa. Pour le paysan Tawahka, n'importe quelle plante a donc un intérêt potentiel pour l'avenir et pourrait devenir la culture exportée de demain. Le campesino, quant à lui, est un véritable cultivateur immigrant qui sait peu ou rien de la forêt qu'il détruit. Etant donné qu'elle ne détient aucune valeur réelle à ses yeux, le paysan ne prend pas au sérieux l'idée de protéger des zones de forêt primaire ou certaines de ses essences. Il voit la forêt secondaire impénétrable comme une entrave exigeant un effort considérable pour l'abattre et la brûler, et qu'il ne faut jamais laisser se développer.

Etant donné que l'élevage du bétail n'est rentable que s'il fonctionne à grande échelle, il ne convient pas aux campesinos qui, par nécessité économique, exploitent sur une petite échelle et réussissent rarement dans leurs tentatives d'élever du bétail. L'aménagement des ressources forestières, et particulièrement l'agroforesterie, peuvent être très rentables à petite échelle, mais le manque d'intérêt des campesinos semble s'expliquer par leur méconnaissance de la flore locale et par la pression des éleveurs et d'autres personnes ayant intérêt à voir se prolonger la transformation de la forêt en pâturages.

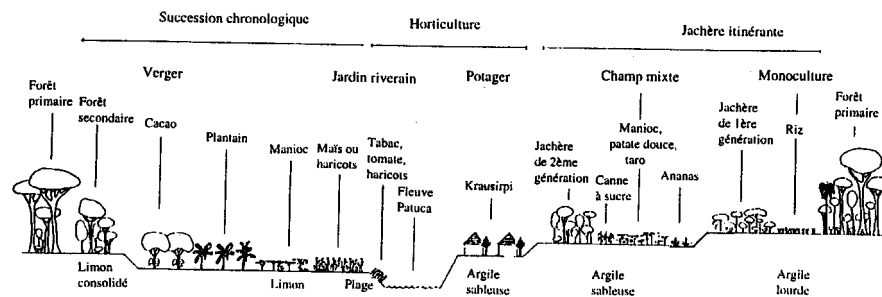


Figure 6: Coupe transversale sur 2 km traversant Krausirpi et les zones au nord et au sud du fleuve Patauca, illustrant tous les domaines agricoles principaux des Tawahkas.

Les Tawahkas ont néanmoins des voisins campesinos plus proches que la frontière agricole. Depuis au moins 50 ans, une petite communauté de campesinos vit à seulement une journée de canoë, en amont du fleuve Patuca. Les résidents de Tabacón parlent espagnol mais ont adopté des pratiques indigènes et suivent un mode de vie presque identique à celui des Tawahkas. Leur isolement au fil des générations les a, semble-t-il, obligés à employer des pratiques plus durables, un changement à la fois facilité et renforcé par leurs meilleures connaissances de la flore locale.

Il est clair que les Tawahkas ont tout intérêt à voir les communautés de campesinos se stabiliser et ralentir leur avance s'ils veulent conserver l'accès à leur ressource la plus précieuse : la forêt. En retour, les Tawahkas pourraient faire profiter les campesinos de leurs pratiques et connaissances. Le plus grand problème consiste à persuader les communautés de campesinos à adopter des pratiques plus durables afin d'échanger les risques d'un gain éphémère contre les bénéfices plus durables de l'aménagement des ressources naturelles et de l'agroforesterie. Même dans ce cas, il faudrait aussi se pencher sur le problème du flux continu de migrants venus d'autres régions du Honduras pour s'installer dans la Mosquitia.

## **L'avenir**

Le mode de vie traditionnel des Tawahkas, comme celui de nombreux autres cultivateurs itinérants indigènes, est subordonné aux changements imposés par divers facteurs socio-économiques hors de leur contrôle. Dans leur cas, la menace provient surtout de la frontière culturelle et agricole du Honduras hispanique qui se déplace vers les Tawahkas. Cette frontière s'étend tout le long de la limite sud-occidentale de la ceinture forestière ombrophile du Honduras, depuis la côte des Caraïbes jusqu'à la frontière du Nicaragua. Elle présente un contraste marqué entre les prairies et les ranchs d'un côté et la forêt ombrophile de l'autre, contraste renforcé par le fait qu'il y a seulement quelques années ces espaces ouverts abritaient des villages Tawahkas s'adonnant à leurs pratiques agroforestières.

Conscients de cette dynamique de changement, les Tawahkas prennent des mesures pour sauvegarder leur environnement et leur mode de vie en instaurant des zones de conservation biologique et culturelle qu'ils espèrent voir incorporées dans le

Programme de réserves de la biosphère de l'UNESCO. Les Tawahkas revendiquent le droit d'aménager cette vaste réserve en arguant de leur présence pré-colombienne dans la région et de la bonne conservation de la forêt environnante.

Une proposition de réserve culturelle et biologique couvrant ce qui reste du territoire traditionnel des Tawahkas a été présentée par le géographe américain Peter Herlihy en 1990 (fig. 7). Avec la collaboration des Tawahkas, il a estimé la zone requise pour la subsistance des Tawahkas, comprenant leurs activités de chasse et de cueillette, à quelque 77 000 ha, dont 3 700 ha de terres agricoles. Herlihy est aussi partisan de l'établissement d'une zone tampon entourant celle de subsistance, qui totaliserait ainsi 233 142 ha (Herlihy & Leake, 1990). La réserve proposée se situe à quelque 150 km de la côte, dans des montagnes de basse altitude juste à l'ouest de la plaine côtière de la région Mosquitia du Honduras. Elle serait délimitée au sud par le fleuve Coco servant aussi de frontière internationale entre le Honduras et le Nicaragua et au nord par la Réserve de la biosphère de Rio Platano. La nouvelle réserve relierait ainsi celle de Rio Platano au nord et celle de Bosawas au sud, au Nicaragua (fig. 8).



*Figure 7: Superficie de la Réserve de la biosphère Tawahka d'Asangni proposée par l'ethnologue américain Peter Herlihy.*

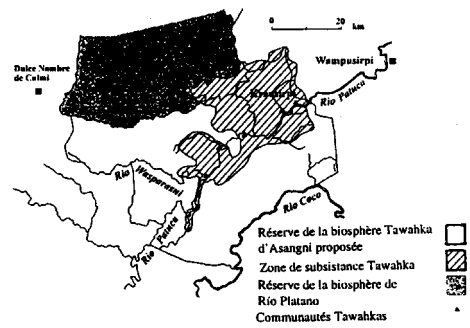


Figure 7: Superficie de la Réserve de la biosphère Tawahka d'Asangni proposée par l'ethnologue américain Peter Herlihy.

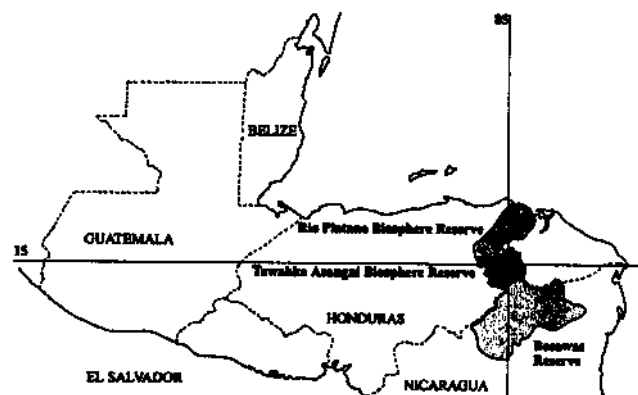


*Figure 8: La Réserve de la biosphère Tawahka d'Asangni proposée reliera deux réserves existantes au Honduras et au Nicaragua limitrophe.*

En 1995, un projet de loi visant à établir la Réserve de la biosphère Tawahka d'Asangni a été soumis au Congrès hondurien conformément aux spécifications de Herlihy. Le projet est toujours à l'étude par le Congrès, ce qui fait que le statut actuel de la réserve dépend d'un décret présidentiel de 1994, l'identifiant comme réserve légalement proposée.

Les Tawahkas militent infatigablement en faveur d'une réserve et sont persuadés que l'avenir de leur nation dépend de la préservation de la frontière forestière les séparant de leurs voisins hispaniques. Ils sont bien organisés politiquement et possèdent un organisme élu, la Federación Indígena Tawahka de Honduras (FITH) qui s'est fixée pour but de concrétiser la proposition de réserve. La FITH s'est vite rendue compte que la diversité biologique de la région et les pratiques d'aménagement traditionnelles des Tawahkas devaient être documentées dans le cadre de ce processus et a contacté diverses institutions désireuses de collaborer avec elle. Ces contacts ont abouti entre autres à l'étude servant de base au présent document. Toutes les études effectuées dans la région jusqu'ici démontrent qu'il s'agit d'un environnement unique et important. Les Tawahkas affirment en toute confiance qu'ils ont vécu et cultivé dans cette région pendant des centaines d'années sans entamer son importance ou son intégrité biologique de façon





*Figure 8: La Réserve de la biosphère Tawahka d'Asangni proposée reliera deux réserves existantes au Honduras et au Nicaragua limitrophe.*

significative. Lorsqu'elles ne sont pas évidentes, l'étude a exposé les raisons de cet état de fait. Par exemple, les pratiques agricoles très diverses et efficaces de la jachère itinérante exercées par les Tawahkas, qui encouragent activement la régénération de la forêt, sont renforcées par leurs connaissances détaillées de la valeur de tous les produits forestiers. Il semble néanmoins que certains aspects de leur mode de vie soient en train de changer.

Autrefois, les communautés Tawahkas étaient seulement semi-permanentes : après une ou deux générations, ils abandonnaient leur communauté lorsque celle-ci devenait trop éloignée des champs et des terrains de chasse, ce qui permettait à la forêt de se rétablir entièrement. Aujourd'hui, la présence de structures permanentes sous forme d'écoles et d'églises signifie que les Tawahkas sont bien moins disposés à envisager l'abandon de leur communauté. En fait, c'est l'inverse qui se produit, de plus en plus de familles décidant de s'installer dans les communautés plus grandes pour profiter de leur meilleure infrastructure. Le besoin grandissant de générer des revenus constitue également un facteur nouveau pour les Tawahkas. Ces facteurs sont à évaluer pour examiner leurs effets éventuels sur l'environnement forestier et, par extension, sur la réserve. Les Tawahkas possèdent toutefois un atout majeur, étant donné que chaque membre de leur communauté est, en fait, un véritable écologiste, doté de connaissances concrètes et capable d'apprécier les rouages de l'environnement naturel. Ils sont donc déjà sensibilisés à l'importance de l'intégrité biologique de toute réserve. En outre, leurs pratiques traditionnelles, comme la culture itinérante et la jachère, l'agroforesterie et l'exploitation durable de la forêt constituent autant de preuves d'un mode de vie réellement durable capable de générer suffisamment de revenus pour maintenir un niveau de vie moderne acceptable.

Les Tawahkas seront certainement confrontés à de difficiles décisions à l'avenir dans le rôle qu'ils ont choisi, celui de gardiens de la forêt, mais ils sont éminemment qualifiés pour cela. En tant que société, les Tawahkas savent qu'il leur est impossible de rester isolés culturellement du reste du monde. Ils s'adaptent en développant leurs propres programmes visant à régler les problèmes liés à l'accroissement de leurs communautés et à la création de revenus, ainsi qu'à l'installation d'eau potable et d'égouts. Ils s'intéressent aussi à la création d'un jardin botanique afin d'étudier le potentiel de plantes endémiques et exotiques dans le cadre d'un projet d'agroforesterie durable. Une autre possibilité serait de mettre sur pied une activité artisanale basée sur des produits forestiers durables pour

l'exportation. Mais le plus important reste que les Tawahkas ont lancé leur propre programme d'étude de l'environnement, dans leur langue, afin d'enseigner à leurs enfants comment leur peuple a toujours vécu dans la forêt et doit continuer de le faire sans la détruire, car sans forêt il ne peut pas y avoir de Tawahkas.

## Références

- Alcorn, J B, (1984), *Huastec Mayan Ethnobotany*, University of Texas Press, Austin.
- Constenla Umana, A, (1991), *Las lenguas del Área Intermedia: Introducción a su estudio areal*, Editorial de la Universidad de Costa Rica, Costa Rica.
- Herlihy, P H, & Leake, (1990), 'The Tawahka Sumu: a delicate balance in the Mosquitia', *Cultural Survival Quarterly* 14 (4):13-16.
- Lizot, J, (1993), 'Yanomami natural resource use: an inclusive cultural strategy', pp 479-486 de : Hladik, C M, Hladik, A, Linares, O F, Pagezy, H, Semple, A & Hadley, M, (éd.), *Tropical Forests, People and Food: Biocultural interactions and applications to development*, série Man and the Biosphere Vol 13, UNESCO, Paris.
- Salick, J, (1989), 'Ecological basis of Amuesha agriculture, Peruvian Upper Amazon', *Advances in Economic Botany* 7:189-212, New York Botanic Garden.

## **Remerciements**

Le présent document constitue une version abrégée du livre intitulé 'Farmers of the Forest' publié par le Muséum d'histoire naturelle (1997). Il s'appuie sur des travaux effectués dans le cadre du projet Darwin Initiative et s'inscrit dans une étude de troisième cycle universitaire entreprise pour le compte de l'Université de Reading (Département de botanique agricole) et du Muséum d'histoire naturelle. L'auteur souhaite remercier tout particulièrement l'ensemble des Tawahkas pour le rôle considérable qu'ils ont joué et pour leur participation volontaire et active, sans laquelle cette étude n'aurait pas été possible. Il remercie aussi ses nombreux collègues ayant participé à divers aspects du projet, notamment ceux de l'UNAH (Universidad Nacional Autónoma de Honduras), de l'Université de Reading et du Muséum d'histoire naturelle. La FITH (Federación Indígena Tawahka de Honduras) et la MOPAWI (Mosquitia Pawisa) ont apporté leur soutien et contribué à la logistique.

Les droits d'auteur du livre sur lequel s'appuie le présent document sont la propriété du Muséum d'histoire naturelle. La reproduction partielle ou totale de cet ouvrage est autorisée uniquement à des fins pédagogiques et de recherches ou pour concevoir, réaliser ou évaluer des programmes, et elle est interdite dans d'autres publications sans l'autorisation préalable des détenteurs des droits d'auteur.

**Prière d'envoyer tous commentaires au sujet de ce document à l'adresse suivante:**

Réseau foresterie pour le développement rural  
Overseas Development Institute  
Portland House  
Stag Place  
Londres SW1E 5DP  
Royaume-Uni

Les commentaires qui parviendront seront transmis aux auteurs et pourront éventuellement figurer dans des bulletins ultérieurs. La Coordinatrice du Réseau remercie d'avance ceux qui voudront bien lui donner des précisions sur toute utilisation éventuelle de ce document à des fins de formation, de recherche ou de conception, exécution ou évaluation de programmes. Les points de vue exprimés dans les documents sont ceux de leurs auteurs et des membres du réseau. Ils ne reflètent pas nécessairement les politiques de l'ODI.

<b>Réviseurs du document:</b>	Kate Schreckenber et David Brown
<b>Mise en page:</b>	Joanne Burrell
<b>Traduction:</b>	Claude Karnif
<b>Imprimé par:</b>	Russell Press Ltd, Nottingham sur papier recyclé

**Logo du RDFN conçu par Terry Hirst**  
et utilisé avec l'autorisation de KENGO

---

**Rural Development Forestry Network**  
**Overseas Development Institute**  
**Portland House**  
**Stag Place**  
**Londres SW1E 5DP**  
**Royaume-Uni**  
**Téléphone: +44(0)171 393 1600**  
**Télécopie: +44(0)171 393 1699**  
**Courrier électronique: [forestry@odi.org.uk](mailto:forestry@odi.org.uk)**

---

**Le Réseau foresterie pour le développement rural est financé  
par la COMMISSION EUROPEENNE**